

Ma parole rouge sang

Natasha Kanapé Fontaine

Numéro 778, mai-juin 2015

Francophonie en Amérique : entre rêve et réalité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77928ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kanapé Fontaine, N. (2015). Ma parole rouge sang. *Relations*, (778), 24–25.

de toi, d'un lendemain et d'un testament dans une langue étrangère. On t'a dépossédé. Tu t'appelles Rodney sans savoir d'où vient ce prénom. On t'enseigne l'histoire des rois de France. Certains de tes camarades martèlent avec conviction: «Nos ancêtres les Gaulois.»

On a volé ton corps.

On a volé ta langue et tes rêves.

Et pour ne pas te perdre, tu as fait le pari d'écrire. Écrire en créole. Écrire en français pour te ressaisir. Pour reprendre ta mémoire et ton histoire.

Écrire est une route à ouvrir, un combat à gagner...

La vérité: je suis entré par effraction dans la langue française. Personne ne pouvait prévoir que je gagnerais ce pari consistant à vivre en français. Personne ne m'a enseigné cette langue. Personne autour de moi n'en avait les moyens. J'avais le pressentiment que j'allais exister dans cette langue. La majorité des intellectuels haïtiens sont entrés dans la langue française par effraction. En lisant Voltaire, Corneille, Racine, Rousseau, Hugo. En faisant des 26 lettres de l'alphabet français le pari de leur vie.

Dès qu'un Haïtien entreprend d'écrire, il fait face à un dilemme: en quelle langue écrire? Pour ma part, j'ai commencé par griffonner quelques textes en créole, mais je me trouvais vite face à une impossibilité. Aliénation, direz-vous bien. Il me paraissait naturel et salutaire d'écrire dans la seule langue que je connaissais. Mais cela ressemblait un peu trop à mon quotidien. J'avais longtemps pensé qu'écrire c'était pour parler aux autres. Écrire en créole me paraissait au départ un acte gratuit. Le mot *écrire* n'existant pas dans la langue créole, on criait. On disait. On parlait. On médissait. On dédisait. On dansait. On s'exprimait par la voix. Par le corps. Par les mots. La langue créole étant un tambour qui résonne en moi, je ne pouvais pas écrire. Je ne savais pas si on pouvait oser écrire dans cette familiarité. Il fallait écrire contre soi, oser se mettre en danger. Écrire comme on voyage en terre inconnue. Sortir de son territoire. Voyager. Aller plus loin. Écrire en créole remuait en moi des blessures que je voulais oublier. Quand j'ai commencé à écrire, c'était pour me chercher d'autres géographies et d'autres langues du monde. Je n'avais pas compris que dans ma fuite, le créole me ferait signe. Je n'avais pas compris que ma langue première me serait toujours fonda-

Ma parole rouge sang

NATASHA KANAPÉ FONTAINE

Je parle français depuis que je suis entrée à l'école.

Le véritable choc s'est produit à 16 ans, lorsque j'ai mis la vidéocassette de mon cinquième anniversaire dans le lecteur VHS chez ma mère, découvrant ces images.

Cette petite fête où je parlais une autre langue. *L'Innu-aimun*.

Mes petits cheveux noirs, ma peau si pâle pour un enfant de mon village natal, mon chapeau de carton surplombant ma frange droite au-dessus de mon front.

«*Kutaminess nui men!*!»

Ma voix résonne. Les rires, la voix de ma grand-mère. Celle de ma mère. Mon père est toujours silencieux. J'avais cinq ans. Et je parlais rouge.

Sans cette vidéocassette, mon rapport à la langue française n'aurait pas été le même. Si j'avais perdu ma langue, je n'aurais pas appréhendé les choses de la même manière. Au cours des dernières années, mon tournant poétique s'est fait pareil à une bourrasque arrachant mon gouvernail. Cette barque que je suis a alors appris, selon les vents et les marées – selon la lune et le soleil – à trouver son propre gouvernail intérieur devant les dérives, devant les routes calmes de l'étalement. Cela s'est fait presque sans douleur, outre les sacrifices nombreux qui se sont imposés par la suite.

N'ayant qu'une seule arme, ma maîtrise de la langue française, je ne pouvais faire autrement que de répondre à l'appel de cette entité qui me dépassait, qui me dépasse encore, et qui me dépassera toujours. Je dis bien «ma maîtrise», car là d'où je viens, le français est une langue seconde. Très facultative. L'anglais vient loin derrière.

Pour revenir à l'époque de mes cinq printemps, ma famille avait pris la décision d'aller «vivre en ville», comme on dit chez nous. Nous sommes donc passés de Pessamit à Baie-Comeau. Le changement de communauté s'est intégré à mon petit esprit d'une manière assez vague. Peut-être avais-je simplement une capacité inhabituelle d'adaptation à de nouveaux environnements, capacité qui a sans doute affecté le souvenir que je garde de cette époque.

Je tente de trouver une réponse, sans me forcer la main ni la mémoire. Quel est donc ce choc, lorsque nous passons d'une communauté autochtone de la Côte-Nord à la ville voisine habitée par un autre peuple que le nôtre, parlant une autre langue que la nôtre, vivant d'une autre manière que la nôtre (*ils ont l'heure, nous avons le temps*).

D'une école à une autre.

Je n'y suis pas arrivée comme une étrangère.

À cet âge, les enfants ne font pas la différence.

Les changements radicaux peuvent provoquer une certaine amnésie, m'a-t-on déclaré un jour. Cela expliquerait l'oubli presque total de ma langue maternelle. C'est vers 16 ans que j'ai pris conscience de cette réalité qui hantait mon quotidien: j'avais oublié que j'étais innue.

L'auteure, innue de Pessamit, est poète et slameuse. Elle a publié *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures* (2012) et *Manifeste Assi* (2014) aux éditions Mémoire d'encrier

mentale. Car, si j'écris en français, c'est pour me rappeler une enfance, une chanson, une image du monde et la beauté d'une grand-mère. Tout cela m'est venu en créole. L'invention est de coller bout à bout ces deux imaginaires et

J'ai été ce bambin tombé dans une langue qui n'est pas la sienne. On m'a interdit la truculence et la gravité du créole. On m'a reproché de parler la seule langue que je connaissais. À l'école, les réprimandes – « Exprime-toi » – sont pareilles aux coups de fouet.

d'exister finalement dans ces voix et ces sonorités. Refuser le monolinguisme en séduisant langues et formes dans leur fascinante diversité.

Je pense au premier poème créole de l'auteur Félix Morisseau-Leroy. Le poète se représente écrivant en créole, montrant l'audace et l'impossibilité d'une telle opération. Il le justifie par des formules altruistes comme *écrire pour les siens, pour le peuple*, et finit par conclure qu'il lira le texte pour eux à la radio (puisqu'ils ne maîtrisent pas l'écriture).

La langue est un grand territoire. Elle est une de ces latitudes invisibles, nécessaires, des territoires physiques que nous connaissons. Chaque langue porte en elle la vibration d'une terre qui lui est propre; chaque langue est propre à une terre qui l'a mise au monde. Tout comme la culture.

Langue et culture. Ces deux grandes dames épousent le territoire dans une digne fusion distincte. Ma langue s'est forgée sur le territoire qui se trouve au-delà de la rive nord du fleuve. La retrouver, c'est reprendre une grande part de mon identité fondamentale. C'est aussi, par ailleurs, un moyen incontournable pour devenir une femme. De plus, la langue de la terre parle le langage de la Terre; lorsque nous apprenons ce langage, nous entrons dans notre propre mystère, le mystère de la relation intime avec la Nature qui nous est apparemment inaccessible.

La langue française est une langue coloniale. C'est ainsi que malheureusement je la perçois, de ma position de jeune femme native du territoire aujourd'hui nommé Québec et Canada. Ils diront que la langue française a été colonisée par la langue anglaise. Les Britanniques ont apporté le système colonialiste comme d'autres s'y sont greffés uniformément. La discrimination et le racisme ne proviennent pas seulement de l'ignorance. Ils proviennent autant de l'attitude colonialiste transmise par les premiers conquérants de ces terres magnifiques et vierges, attitude que beaucoup portent encore sans s'en rendre compte. Parfois il n'y a rien à sauver. D'autres fois, par bonheur, le

D'où l'entre-deux: l'écrit et l'oral. J'écris me disant: quelles sont *ces voix qui m'assiègent?* – pour reprendre la fameuse expression d'Assia Djébar. Comment surgit la voix de Tida, qui m'a enseigné la dignité humaine, le langage des fleurs et le goût de la mort? Elle regardait le ciel et chantait tous les soirs les contes de Malice et de Bouki. Elle avait sa tombe à un mètre de la maison et la fleurissait de lilas et de poinsettias. Elle me faisait réciter le psaume 23 de David: «L'Éternel est mon berger. Je ne manquerai de rien. Il me fait reposer dans de verts pâturages. Il me mène à des eaux paisibles.» J'entends en moi la voix de Tida, cette musique créole, les glissements, les cris et inflexions rauques que l'on interprète si facilement.

C'est aussi le temps de la montagne blanche de Cavallon. On regardait l'horizon pour savoir s'il allait pleuvoir. On pouvait y lire l'heure exacte. On parlait de la quantité de récoltes de café afin d'évaluer l'âge d'une personne. On ne nommait pas les directions. On disait en haut, en bas. On savait simplement que *dèyè mon gen mon* (les

dialogue et le respect arrivent à s'installer. Le respect des femmes et le respect des peuples de la terre.

Je parle français parce que je n'ai pas eu le choix. Cependant, le français sera mon arme de déconstruction massive contre le colonialisme, cette attitude outrancière rencontrée au quotidien. Cette arme affinera ma pensée, elle agrandira ma mémoire, elle émancipera mes opinions et ma parole.

Ma parole dansera avec les sons et les verbes de l'*Innu-aimun* (langue), le langage de l'*Innu Assi* (territoire), la pensée de l'*Innu* (être humain), la puissance de l'*Innu-aitun* (culture). Dans une union presque impossible, valseront les mécanismes intellectuels distincts de chaque langue, au milieu de mes paumes. Ils danseront un *makusham* avec ma mémoire.

Je serai l'instrument de la parole. Je reçois un don qui ne m'appartient pas.

Je ne m'appartiens pas. J'appartiens à la parole dite et chantée et j'appartiens aux langues qui seront dites et chantées.

La langue française sera mon arme de reconstruction massive.

Ma parole aura la couleur de mon sang.

1. «Je veux boire de la liqueur (boisson gazeuse)», traduction et transcription libres de l'*Innu-aimun*.